

sance monolithique du parti¹, ce qui, très concrètement, se traduira par la mise au chômage d'une série de cadres bureaucratiques. En effet, il est impossible de stimuler l'initiative économique (ce qui implique la recherche et la libre discussion, les voyages à l'étranger, etc.) en évitant que cela ne déborde dans les autres domaines de la vie sociale. Ceux qui ne devaient leur place privilégiée de bureaucrates qu'au maintien du strict monolithisme du Parti dans les domaines politique, syndical, « culturel », policier, judiciaire, voire même religieux, ont été les agents inconscients d'abord et conscients ensuite de ce sabotage de la réforme : (Ceux-là ont alors naturellement trouvé les accents les plus convaincants et les plus pathétiques pour expliquer à la classe ouvrière : la réforme, c'est le chômage !) En un mot, il s'agit de ce qu'on peut appeler la « pègre » de la bureaucratie, c'est-à-dire de tous ceux qui sous un déguisement ou sous un autre, de la robe du professeur à celle du juge, ont tenu le rôle de flic².

A l'autre extrémité, on trouve une certaine partie de l'intelligensia, des cadres techniques, certains directeurs d'usines, etc. qui, de par leur formation sociale, n'ont rien à perdre d'une certaine libéralisation et en tout cas veulent la réussite de la réforme économique qui, on l'a vu, leur assure une promotion sociale.

Cette description est évidemment extrêmement schématique et si début 1967 cette polarisation de la bureaucratie existe bien, la grande majorité des cadres du Parti et de l'Etat n'a pas encore de position tranchée ; Dubcek reste — faiblement minoritaire — et dans le doute, on conserve les vieilles habitudes : la réforme est bloquée dans les faits. Les choses auraient pu en rester longtemps là si les mêmes causes (la stagnation économique et le désarroi idéologique) n'avaient produit d'autres effets hors du terrain bureaucratique : nous voulons parler de la fronde des intellectuels et de la révolte étudiante suivies avec intérêt par une partie de la classe ouvrière. Nous examinerons plus loin l'origine et les caractéristiques de ce mouvement.

Ce qui nous intéresse ici, c'est que ce mouvement autonome des étudiants a opéré sur une bureaucratie profondément divisée (ce qui ne sera pas le cas en Pologne, où le mouvement étudiant en février-mars était même, semble-t-il, plus fort). Dubcek et l'aile libérale ont su utiliser avec intelligence ce mouvement qu'ils ne contrôlaient pas pour démontrer à quelques hésitants (ce qui donnera la majorité de janvier 1968) que le statu quo était encore plus dangereux qu'un tout petit peu de courage. Ce n'est évidemment pas par hasard que Dubcek a pu utiliser à son profit le mouvement étudiant : il y avait par certains points confluence entre son programme et les revendications des étudiants. Mais cette majorité de janvier n'est dans l'appareil, ni franche, ni massive, et les conservateurs qui n'ont pas d'autre alternative sont décidés à se battre jusqu'au bout ; la pègre a des ramifications dans toutes les instances du Parti et des syndicats, et la politisation naissante des masses qui menace leurs postes,

1. Traduction stalinienne : « remise en cause du rôle historique de la classe ouvrière ».

2. Si le voyage de Sejna avec ses valises aux U.S.A. et le « suicide » de quelques hautes personnalités sont des cas extrêmes que la morale marxiste réprouve (solutions individuelles), le problème n'en demeure pas moins grave pour quelques milliers de leurs collègues.